

L'INFLUENCE CHINOISE SUR LA SPHYGMOLOGIE AU XVIII^e SIÈCLE

Philippe BOUZIGES

Résumé. — L'influence chinoise sur la sphymologie au XVIII^e siècle.

Au XVIII^e siècle, par l'intermédiaire de la correspondance des missionnaires jésuites de Pékin, un certain nombre d'ouvrages imprimés donnent des informations encore très vagues et sommaires sur la médecine chinoise.

Devant les retentissantes découvertes anatomo-cliniques de l'époque, les théories chinoises paraissent bien embrouillées aux médecins français : seuls certains sujets communs aux deux médecines suscitent quelque intérêt.

C'est ainsi que l'originalité du diagnostic chez les Chinois, basé essentiellement sur la prise du pouls, aura une influence sur plusieurs écoles médicales occidentales.

Mots clés : Histoire, sphymologie, sémiologie.

Summary. — Chinese influence upon the western sphymology in the XVIIIth century.

Through the correspondence of the jesuit fathers of Peking, some printed works of the XVIIIth century give few informations about chinese medicine though but they are still very indefinite and succinct.

In front of the world-wide anatomo-clinical discoveries of this time, the chinese theories appear very complicated for French physicians : only a few topics common to both medicines raise up some interest.

So, the originality of the chinese diagnosis, essentially based upon pulse feeling, will influence several western medical schools.

Key-words : History, sphymology, Semiology.

La doctrine chinoise du pouls est probablement très ancienne.

Le premier ouvrage important traitant des pouls serait le *Mo-King* de Wang Chou Ho (265-317 après J.-C.).

Pour les Chinois, les douze sources principales de la vie sont reliées entre elles par des vaisseaux dans lesquels circulent le sang et le souffle déterminant par leur flux et leur reflux des ondes fluides qui se propagent. Il en résulte que les parois vasculaires sont animées de battements ou pouls. La théorie du pouls peut donc renseigner sur l'état des organes profonds.

I. - L'INTRODUCTION DE LA SPHYGMOLOGIE CHINOISE EN OCCIDENT

Elle débute par de vagues allusions à la pratique de la médecine des Chinois, glanées parmi les récits de voyages.

La partie la plus remarquable de la pratique médicale chinoise était, pour un observateur européen, le cérémonial presque solennel avec lequel les médecins chinois tâtent le pouls.

Plusieurs auteurs écrivirent à ce sujet.

Ainsi, pour *Jean Nieuhof* (1618-1676) « ceux qui exercent la médecine parmi eux ne considèrent pas les examens des malades, s'arrêtant au seul mouvement du pouls dont ils reconnaissent soixante-dix agitations différentes, ils le testent en plusieurs endroits une demi-heure durant, ensuite de quoi, ils jugent pertinemment de la cause de la maladie... »

Barrow (1805) « ...d'après un système médical dont les principes sont de la plus grande extravagance, ils croient pouvoir juger le siège des maladies par le seul acte du pouls... Le jésuite Lecomte dit positivement que les médecins chinois tâchent toujours de découvrir secrètement le genre de maladie des personnes auprès de qui ils sont appelés avant de déclarer qu'elle est cette maladie... ».

Beaucoup plus instructif, le rapport du Père *Alexandre de Rhodes* (1666) qui nous apprend que : « les médecins chinois divisent le pouls en trois parties, dont la première répond à la tête, la seconde à l'estomac et la troisième au ventre, touchant pour cela toujours avec trois doigts le même pouls. Nos livres ne peuvent avoir enseigné qu'on a distingué parmi nous vingt espèces de pouls simples qui se peuvent mêlés les uns avec les autres et beaucoup d'autres choses dont l'*Eschole* s'entretient sur ce sujet. Mais peut-être n'avez-vous jamais ouï parler de cette division ternaire pratiquée avec trois doigts pour prendre indication de ces trois parties du corps humain : laquelle, à la vérité, je ne voudrais pas vous cautionner pour irréprochable anatomiquement parlant... ».

— La première publication détaillée provient d'un missionnaire « un Français, homme de grand mérite ». Il s'agit « des secrets de la médecine des Chinois consistant en la parfaite connaissance des pouls ». L'auteur inconnu pourrait être le R.P. Couplet (1624-1692).

Cette brochure fut composée entre 1665 et 1668. Il l'écrivit parce qu'exilé à Canton, par la sentence de la Cour de Pékin, il ne pouvait prêcher. Cet ouvrage eut beaucoup de succès en France, la sphygmologie chinoise y est décrite de façon claire sans employer de noms chinois ni de termes scientifiques occidentaux. La première partie contient les règles générales de la doctrine du pouls, la technique de la palpation aux deux poignets avec trois doigts : les correspondances entre les six touches et les régions du cœur ainsi que la mesure du pouls qui doit s'évaluer d'après la respiration du malade... L'auteur décrit le pouls normal, le pouls superficiel, le pouls profond, le pouls rapide et le pouls lent. Dans la seconde partie, ce missionnaire distingue trente espèces différentes de pouls, ainsi que les pouls propres aux femmes et aux enfants. Le troisième livre est consacré aux pronostics et en particulier aux pouls mortels.

En conclusion, l'auteur pense que leur « façon de prendre le pouls, tirée de quelque erreur dont l'origine est de ne pas savoir l'anatomie, est plus facile, plus universelle, plus certaine que celle que donnent tous les maîtres et les docteurs en médecine qui ont écrit jusqu'à présent : d'où vient qu'ils surprennent le monde ».

Mais il souligne que certaines de ces règles sont absurdes, notamment le fait qu'en prenant le pouls, « il faut avoir égard aux vents, peser son doigt et comparer le pouls d'autrui avec sa respiration ».

— Deux autres ouvrages proviennent des relations des médecins de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales et contribuent également à la connaissance de la sphygmologie chinoise.

« *Le spécimen medicinae sinicae* » de Cleyer en 1682 et le « *Clavis medica ad chinorum doctrinam de pulsibus* » de Boym en 1686.

Le livre de Cleyer contient plusieurs chapitres :

1. sur les pouls quatre livres traduits du chinois ;
2. des traités sur les pouls recueillis par un savant européen avec quatre lettres écrites de Canton entre le 12 février 1669 et le 15 février 1670 ;
3. des fragments d'un ouvrage de médecine écrit par un savant européen ;
4. les indices des maladies d'après la couleur et l'aspect de la langue ;
5. des formules pour soigner les perturbations des sept pouls externes et des huit pouls internes ;
6. une pharmacopée chinoise de 289 médicaments avec leur nom traduit en latin.

Et plusieurs planches :

- 11 représentant les organes ;
- 1 la façon correcte de prendre les pouls ;
- 17 représentant les méridiens ;
- 1 représentant les divers endroits du corps où prendre le pouls.

Dans le premier opuscule, il décrit l'emplacement du pouls :

à la main gauche : cœur et intestin grêle
foie et bile
vessie et uretères

à la main droite : poumons et gros intestin
estomac et ventre
porte de la vie, feu auxiliaire et la troisième
grande partie du corps.

Cleyer décrit ensuite d'après *Vam Chou Ho*, les pouls du cœur, du foie, de la vessie, des poumons, de l'estomac, qui sont les cinq membres ou viscères. Il en décrit les perturbations, les significations et leurs pronostics.

Dans le troisième livre, Cleyer donne la description des sept pouls externes de la chaleur primordiale et des huit pouls internes de l'humide radical et en décrit leurs significations et leurs perturbations. A la main gauche, siège normal des pouls externes, se trouvent les résidences des trois points : tiédeur, vent et froid. A la main droite, les résidences des trois points : sécheresse, humidité, chaleur brûlante. Il expose alors la loi des Cinq éléments.

Cleyer développe ensuite la règle des neuf pouls des vaisseaux.

Dans le quatrième livre, Van Chou Ho recommande de connaître les pouls de la main gauche et de la main droite suivant les quatre saisons de l'année et de noter, en plus, les troubles du rythme et des intermédiaires. Il est question de pouls semblable à une corde, débordant, intense ou faible, languissant, profond, subtil, pouls semblable à l'eau coulant goutte à goutte ou à des oiseaux picorant des grains. Les intermittences des pouls, selon qu'elles apparaissent au bout de tant ou de tant de battements réguliers, fournissent des éléments de pronostics souvent catastrophiques, la mort devant survenir dans un nombre très précis de jours.

Enfin, Cleyer décrit les huit Merveilleux Vaisseaux.

Boym, en 1686, expose la technique de l'examen du pouls, les bases théoriques de la sphymologie et leurs conséquences pour les diagnostics et les pronostics.

II. - LA PLACE DE LA SPHYGMOLOGIE CHINOISE EN FRANCE AU XVIII^e SIECLE

Si l'examen du pouls faisait également partie du diagnostic en Occident, il n'était pas le seul élément : on examinait aussi les urines, les matières fécales, etc.

Galien distinguait 32 pouls différents (le pouls traduit une tension du pneuma dans l'organisme). Le pouls a une valeur diagnostique générale mais également particulière (existence de pouls d'organe) et pronostique.

L'originalité des Chinois est d'avoir établi une correspondance étroite entre leur physiologie particulière et les pulsations de l'artère radiale au poignet.

Contrairement à l'acupuncture, la théorie des pouls chinois eut un énorme retentissement en Occident à partir des ouvrages précédemment cités. En France, les progrès de la physiologie après la découverte de la circulation du sang par Harvey (1619), et les nouvelles théories des médecins mécaniciens vont inciter certains médecins à vouloir changer la sphymologie galénique par un nouveau système.

a) *L'œuvre du R.P. Duhalde (1674-1743)*

Le R.P. Duhalde fut chargé de recueillir, de rédiger et de publier les informations scientifiques rapportées par les missionnaires de son ordre envoyés en Chine.

Il publie en 1735 sa « description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine ». En quatre volumes in folio. Cette œuvre magistrale sur la Chine offre

l'image la plus fidèle de la sphygmologie chinoise. Il souligne l'importance du pouls dans la pratique médicale chinoise : « ils prétendent connaître par les battements du pouls qu'elle est la source du mal et en quelles parties du corps il réside. En effet, ceux qui sont habiles, découvrent ou président assez juste tous les symptômes d'une maladie ; et c'est là principalement ce qui a rendu les médecins chinois si célèbres dans le monde ».

Cet ouvrage eut beaucoup de succès et de nombreuses éditions en Europe.

D'après l'ouvrage de Wang Chou Ho, il est divisé en trois parties. La première traitant de la technique de la prise du pouls ; la deuxième du « pouls du cœur » et en particulier « des neuf pouls dits *Tao* » ; la troisième partie traite du pronostic par le pouls.

b) *L'œuvre du R.P. Duhalde* inspirera les écrits de quelques médecins qui essaieront de rendre leur pratique plus efficace en empruntant aux Chinois.

En Angleterre, *Sir John Flower* ne cache pas son admiration pour le système chinois et publie en 1707 une « comparaison entre la sphygmologie chinoise et galénique ». Il déclare notamment : « je préférerais la pratique chinoise à celle des Grecs, plus sûre et plus concise et parce qu'il est possible de bâtir sur elle toute la pratique médicale ». Il base alors son système sur des généralisations un peu excessives. Par contre, il fabrique un chronomètre sphygmique « the pulse watch » et introduit ainsi la sphygmologie objective en Occident.

A Paris, *Charles Saillant* (1747-1814) expérimente la pulsologie chinoise pendant vingt ans. Il correspondit à plusieurs reprises à ce sujet avec le R.P. Amiot. Ce dernier rapporte les réponses de médecins chinois à différentes questions sur la théorie des pouls qui montrent l'intérêt porté par les médecins parisiens à la méthode.

Le R.P. Amiot dit à son correspondant : « ne voulant pas me hasarder à balbutier sur un sujet que je n'entends pas, j'ai eu

recours à un médecin chinois et, le mémoire à la main, je lui ai fait l'une après l'autre les interrogations qui y sont contenues ; je les remets ici sous vos yeux en y ajoutant les réponses ».

— *Les Chinois sont-ils toujours versés vers la connaissance du pouls ?*

Cette connaissance a toujours été l'objet principal de nos études depuis qu'il y a des médecins en Chine, c'est-à-dire depuis plus de 4.000 ans ; et il est à présumer que nous y avons fait quelques progrès puisque nous devinons le plus souvent, chez un malade même qui ne saurait s'exprimer, quelle est la partie qui souffre, etc.

— *Les principales divisions du pouls sont-elles toujours les mêmes : les 7 Piao, les 8 Li, et les 9 Tao ?*

Ces divisions sont fondées sur la nature, d'après les observations sans nombre et souvent renouvelées ; et comme la nature n'a pas changé, ces divisions sont restées les mêmes.

— *Dans les maladies, les médecins chinois savent-ils reconnaître les crises et les prédire par le pouls, le terme de crise ne se trouvant pas dans les livres de médecine que j'ai lus ?*

Si le mot crise ne se trouve point dans les livres européens qui parlent de la médecine chinoise, l'équivalent doit s'y trouver. Cet équivalent est le mot « *pien* » qui signifie changement de mal en bien ou de bien en mal. Nous connaissons que ce changement aura bientôt lieu par celui que nous observons dans les battements du pouls. Notre première attention est de bien placer nos doigts sur l'artère, afin de pouvoir distinguer facilement la différence des trois pulsations qui se font sur les trois parties de l'artère que nous touchons. La première de ces parties, c'est-à-dire celle qui est plus près du poignet, se nomme *Tchun* ; celle qui vient après, *Koan* ; et la troisième *Tche*. Après avoir touché en même temps et d'une manière égale le corps entier de l'artère avec les trois doigts, de façon que l'index touche le *Tchun*, le médius le *Koan*, et l'annulaire le *Tche*, et nous être assurés en général de l'état du pouls, nous

touchons l'une après l'autre les trois parties de l'artère, et nous observons attentivement les pulsations dans chacune d'elle en particulier ; d'abord en appuyant légèrement puis en pressant un peu, et enfin en pressant fort et par élan comme si l'on voulait faire ressort. Après cette dernière observation, nous en faisons une autre de laquelle dépend le jugement que nous portons tant sur la venue et la proximité d'une crise que sur la nature. Nous jugeons que la crise va bientôt se déclarer par la variation des battements qui se font sur l'artère de l'un et de l'autre bras, par l'inquiétude du malade, par la couleur de son visage, par la différence que nous observons sur sa langue et dans ses yeux, et surtout par l'irrégularité des pulsations dans les trois parties d'une même artère ou d'un même pouls, etc. Si, depuis notre dernière visite, nous trouvons que le malade ait une couleur plus plombée, les yeux plus ternes, la langue plus sèche, s'il est plus altéré, s'il sent de la douleur dans l'épine du dos, depuis la nuque jusqu'à la dernière des vertèbres, ou seulement dans quelques-unes des vertèbres, si la respiration est gênée, s'il souffre du malaise dans les membres, si les pulsations de la partie de l'artère que nous nommons *Koan*, sont plus profondes, plus faibles, plus irrégulières que celles des parties *Tchun* et *Tche* ; si le malade sue, mais qu'il ne rend qu'une sueur chaude et ordinaire ; si les pulsations de l'artère sont différentes entre elles, et ne s'accordent pas dans l'un et l'autre bras ; si les pulsations de la partie *Koan* soient en tout semblables à celles des deux autres, quelque soit leur altération, pourvu que cette altération soit la même dans les trois parties de l'artère de l'un et de l'autre bras, nous espérons une crise salutaire, mais si s'ajoute une sueur fraîche, nous regardons notre malade hors du danger, et il arrive rarement que nous nous trompions, etc.

— *A quelles parties du corps faites-vous répondre à chacune des trois touches du pouls ?*

Dans le bras gauche, le *Tchun* répond au cœur et à ce que nous appelons les petits intestins ; le *Koan* répond au foie et à la vésicule du fiel ; le *Tche* répond aux parties de la génération dans les hommes. Dans le bras droit, le *Tchun* répond aux poumons et aux grands intestins ; le *Koan* à l'estomac et le *Tche* au rein dans

les hommes. Ce qui est dit du bras gauche pour les hommes, s'applique au bras droit pour les femmes ; et ce qui est dit du bras droit pour les hommes s'applique au bras gauche pour les femmes. En général, le *Tchun* répond à la partie supérieure du corps jusqu'au cœur ; le *Koan* à la partie moyenne jusqu'à l'ombilic et le *Tche* à la partie inférieure depuis l'ombilic jusqu'aux pieds. Pour ce qui est de la description exacte et détaillée de cette maladie à laquelle votre savant médecin croit que nous donnons le nom de fièvre maligne, il n'est pas possible de le satisfaire à moins que vous ne voulussiez traduire les ouvrages volumineux qui traitent ce sujet à fond. Au reste, le nom de fièvre maligne n'est affectée chez nous, qu'à l'une des trois cent quatre-vingt dix-sept branches de la médecine que nous appelons du nom général de *Chang-Han-Ping*. Jugez par là s'il est facile de vouloir faire une description exacte et détaillée, telle qu'on la demande.

c) Les théories de Bordeu et Fouquet, médecins à Montpellier, sur les pouls organiques, eurent un impact important sur la sphygmologie occidentale jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Charles de Bordeu publie en 1756 « ses recherches sur le pouls ». Il connaît la sphygmologie chinoise et la juge proche de Galien.

« Les Chinois passent pour être fort experts dans la connaissance du pouls, et qui se sont de tous temps fort occupés de cette partie de la médecine, ont pris les mêmes parties que Galien (c'est-à-dire qu'ils ont pris le parti de désigner les diverses espèces de pouls par leur rapport avec des choses qu'ils ont regardées comme bien connues)... »

« Tous les médecins savent que Galien a donné un système très étendu sur le pouls : il n'en ait peu qui regarde ce système comme entièrement détruit par les idées des modernes. »

Les médecins « mécaniciens » du XVII^e siècle avaient en effet tenté de donner une nouvelle explication de phénomènes sphygmologiques. Ils divisaient les pouls en fort et faible ; fréquent et lent ;

grand et petit ; dur et mou... Pour Bordeu, ce dernier système n'est pas assez précis. Il va distinguer un pouls capital (espèce annonçant une évacuation du côté de la tête), un pouls pectoral (annonçant une évacuation par les organes excrétoires de la poitrine), un pouls intestinal ou ventral (annonçant une évacuation par les viscères du bas ventre).

On retrouve ici, un certain rapprochement avec les théories chinoises et Lepage, dans sa thèse en 1813, dira à ce propos : « les Chinois distinguent trois touches de pouls ou trois pouls particuliers dans chaque artère, et ces trois touches étaient en rapport avec les régions supérieures, moyennes et inférieures du corps. Or, n'est-il pas digne de remarque que c'est absolument le même système qui a été reproduit par Bordeu dans ses recherches sur le pouls ».

Bordeu signale d'ailleurs que sa nomenclature n'est pas construite pour déguiser d'autres dénominations particulières qui se trouvent dans d'autres ouvrages et cite à ce propos un ouvrage très connu sur le système des Chinois : « Histoire des Chinois et des Japonais... », mais ne mentionne pas l'auteur.

Bordeu développe ensuite sa théorie du pouls organique et surtout le pouls « qui annonce les crises » qu'il divise en pouls simples ; pouls simples combinés entre eux ou pouls composés ; pouls compliqués de mauvaise augure.

Il se réfère aux œuvres de Solano de Luques (1685-1738). Bordeu veut compléter l'œuvre de son prédécesseur qui, au moyen des pouls, prévoyait toutes les crises. Pour Bordeu, celui-ci n'a pas parlé du pouls des règles, des hémorroïdes, des pouls compliqués, de l'action des remèdes sur les pouls et les pouls dans l'état de santé essentiels à connaître pour statuer ensuite sur les pouls des maladies. Toutes ces notions se retrouvent dans la brochure anonyme publiée à Canton en 1668. Enfin, sa technique pour palper le pouls, rappelle étrangement celle des Chinois : « il est surtout bien important de ne pas comprimer l'artère plus avec un doigt qu'avec un autre, il est même utile quelquefois de la suivre dans sa longueur, en montant du poignet vers le haut de l'avant-bras, et en revenant

ensuite vers le poignet » ; et Bordeu poursuit « c'est sur cette manière de suivre l'artère de bas en haut, qu'est principalement fondée la méthode des Chinois, qui ont partagé le bras en plusieurs manières, ce qui mérite l'attention des observateurs ».

Bridault, dans sa thèse sur la médecine chinoise soutenue en 1759 à Montpellier (*medicinae sinensis conspectus*) aborde le diagnostic chinois par les pouls mais souligne surtout l'œuvre de Bordeu. « Ce que les missionnaires européens en Chine nous apprennent de l'enseignement chinois sur les pulsations est étonnant ; cependant, il ne nous a pas été donné de lire ce que le docteur Cleyer a rapporté à ce sujet dans son rapport de la médecine chinoise. Mais non moins étonnant est ce qu'un illustre médecin, professeur à Montpellier, Bordeu, a révélé récemment sur les pouls critiques, c'est-à-dire symptômes de crises. »

Fouquet, autre médecin de Montpellier, fit paraître en 1767 un autre traité sur le pouls dans lequel il définit « le pouls des organes », c'est-à-dire celui qui désigne et manifeste une affection quelconque des organes. Tout comme Bordeu, il insiste sur la manière de tâter le pouls ; il faut le tâter à plusieurs reprises, des deux côtés et avec deux ou trois doigts, les doigts et le bras étendus plutôt que pliés. Mais lui avoue connaître cette règle des Chinois. Dans son « essai sur le pouls par rapport aux affections des principaux organes », Fouquet distingue deux branches dans la sphygmologie :

- l'une par rapport au diagnostic,
- l'autre par rapport au pronostic.

A la première, appartiennent les pouls symptomatiques non critiques ou simplement des organes.

A la seconde, les pouls critiques ou annonçant les crises (les pouls combinés, organiques et critiques sont admis par Fouquet).

Il admet certaines analogies avec les théories chinoises : « j'ai trouvé en parcourant les auteurs, que cette manière de figurer les

caractères des pouls, que j'avais d'abord imaginée de moi-même, avait déjà été employée par les Chinois ou ceux qui les ont traduits et par quelques Européens comme Struthius ». De toute manière, pour Fouquet, l'endroit où se palpe le pouls au niveau du poignet est si différent que les deux systèmes ne peuvent être comparés. Son traité eut beaucoup moins de succès que celui de Bordeu.

En définitive, les théories chinoises sur le pouls furent éclipsées par ces deux traités. L'influence chinoise dans cette pulsologie du XVIII^e est probable. En effet, on y retrouve une même classification.

- a) la description des pouls,
- b) le pouls selon les maladies,
- c) les pouls pronostic,
- d) les pouls selon le sexe, l'âge (enfant, vieillard).

De plus, ils empruntent aux Chinois la technique de la prise du pouls que Bordeu juge tout de même « un peu trop longue ».

Il est regrettable qu'ils n'aient point compris l'importance pratique de la prise du pouls chez les Chinois, et la place prépondérante dans leur système médical. Ils semblent l'avoir étudiée superficiellement.

La sphygmologie chinoise est ensuite oubliée ; seul Dujardin, en 1774, en rapporte les grandes lignes mais plus en historien qu'en praticien. La remarque suivante est d'ailleurs significative : « nous renvoyons à l'ouvrage souvent inintelligible de Cleyer, ceux qui seront tentés d'approfondir ce système plus curieux qu'utile ». Il en sera de même pour Lepage en 1813 qui, dans sa thèse, s'étend longuement sur ce sujet et cite Cleyer, Duhalde. Il inverse le problème et se demande dans quelle mesure les Chinois ne furent-ils pas influencés par les Européens. Pour lui, un doute subsiste. « Il est très difficile de pouvoir distinguer ce qui leur appartient exclusivement de ce qu'ils ont emprunté aux Européens. »